

Comment les nazis ont documenté leurs crimes

Les nazis ont photographié le génocide des Juifs de Hongrie sans qu'une goutte de sang ne vienne rougir la pellicule. Au Mémorial de la Shoah à Paris, le travail patient d'historiens permet de recomposer la réalité du plus grand assassinat de l'histoire.

PASCAL MARTIN
ENVOYÉ SPÉCIAL À PARIS

Un groupe de femmes et d'enfants goûte à la fraîcheur d'un petit bois de bouleaux, soulagé d'être enfin à l'air libre. On s'est assis dans l'herbe, à même le sol. On mange du pain. Les gosses semblent heureux d'être là. Tous, pourtant, seront morts dans quelques heures.

Ce cliché en noir et blanc est l'un des plus poignants de l'exposition « Comment les nazis ont photographié leurs crimes - Auschwitz 1944 » qui se tient en ce moment au Mémorial de la Shoah, à Paris. Poignant et intrigant, car l'insouciance de la scène ne dit rien de l'assassinat qui se prépare, à quelques centaines de mètres de là, dans les chambres à gaz. Au contraire, il l'invisibilise en le protégeant de sa propre atrocité.

Bernard Walter, le chef du service anthropométrique d'Auschwitz, et son adjoint Ernst Hoffman sont les auteurs de cette photo et des 196 autres présentées en ce moment au Mémorial. Les deux fonctionnaires nazis, qui avaient des prétentions « artistiques », avaient pour mission de rendre compte du processus d'extermination des Juifs de Hongrie auprès de leurs autorités. Il s'agissait de prouver que la « Solution finale » était bien à l'œuvre dans ce pays qui avait collaboré avec l'Allemagne nazie jusqu'au moment où celle-ci l'avait envahi. Le travail devait être soigneusement documenté. De la mi-mai à début d'août 1944, Walter et Hoffman ont pris des centaines de photos pour étayer leurs dossiers, en parfaits technocrates.

Une documentation inestimable

Ainsi nous est parvenue une documentation unique sur la Shoah. Elle illustre une étape de la déportation des 437.000 Juifs hongrois durant la Seconde Guerre mondiale. Commencée le 15 mai 1944, l'opération a duré 56 jours. La majorité des convois ont été remis aux nazis par les autorités magyares à Kassa (aujourd'hui Košice, en Slovaquie), une gare ferroviaire dont le chef a recensé 137 trains transportant des déportés. C'est aussi en Slovaquie qu'un wagon de la SNCB au moins s'est retrouvé à la disposition des nazis. Son cliché figure également dans l'exposition.

« Bernard Walter est resté à Auschwitz jusqu'au 21 janvier 1945, soit cinq jours avant l'arrivée des Russes, principale-

ment pour détruire des preuves. Mais il est parti avec l'album sous le bras. A la sortie de la guerre, celui-ci a été découvert dans le camp de Dora-Mittelbau par une rescapée, Lili Jacob, elle-même déportée juive de Hongrie. Elle y a reconnu sa propre famille ainsi que d'autres déportés de son village. En 1980, Serge Klarsfeld l'a convaincue de céder l'album à Yad Vashem où il est désormais conservé », détaille Sophie Nagiscarde, la responsable des activités culturelles au Mémorial de la Shoah. « La valeur de ces photos est inestimable car elles ont été prises par les perpétrateurs eux-mêmes, offrant ainsi une perspective unique sur le fonctionnement de la machine de mort nazie. »

La photo des enfants et des femmes dans le petit bois de bouleaux fait partie de cette documentation. Walter et Hoffman en ont fait une sorte de pause dans le chassé-croisé des trains qui arrivaient à la rampe de Birkenau. Le reste de leur travail a consisté ce jour-là à suivre le rapide passage de quelque 3.000 Juifs hongrois sur les quais, inconscients pour quelques minutes encore du sort qui les attend.

L'« Album d'Auschwitz »

Ces photos ont fait le tour du monde sous le nom d'*Album d'Auschwitz*. Ce n'est donc pas pour découvrir un « visuel » inédit qu'il faut se rendre au Mémorial de la Shoah, mais pour entendre « parler » ces clichés grâce au travail critique mené par une équipe d'historiens. A ces photos placides, lissées par les nuances du noir et blanc, les scientifiques ont arraché le *modus operandi* du plus grand génocide que l'humanité ait produit : la Shoah.

Les historiens ont multiplié les découvertes. Ils ont révélé que les multiples prises de vue de Walter et Hoffman concernaient non pas un, mais plusieurs convois. Ils ont reconstitué l'ordre chronologique des images en identifiant des personnes qui apparaissent dans différentes photos. L'analyse a permis de dater certaines séries avec précision, comme celle du 19 mai 1944. Une datation cruciale pour comprendre le contexte et l'ampleur des déportations à des périodes spécifiques.

Sur la pellicule des nazis, la mort ne se voit pas, mais elle est partout.

Il y a ce train, vidé de ses captifs, collé à la rampe de Birkenau, flanqué d'une montagne de bagages et de fripes que viendra bientôt trier le commando « Ca-



Ce n'est pas pour découvrir un « visuel » inédit qu'il faut se rendre au Mémorial de la Shoah, mais pour entendre « parler » ces clichés grâce au travail critique mené par une équipe d'historiens. © D.R.

nada » chargé de récupérer ce qui peut l'être.

Il y a cet autre convoi dont les wagons sont au contraire clos. L'absence d'objets abandonnés sur les quais laisse supposer que leurs occupants, toujours entassés par dizaines, suffoquent autour du fût qui fait office de seuil d'aisance. Durant le voyage de trois jours et trois nuits qui les a amenés de leur Hongrie natale vers le camp d'extermination, ils sont restés debout, à trois par mètre carré, dans les pleurs des enfants et le rôle des mourants.

Sur cette autre photo, un flux humain se presse sur la rampe jusqu'au médecin SS chargé de la sélection. En quelques secondes, protégé par une poignée de sbires, il décide qui est « apte au travail » et qui ne l'est pas, qui va vivre et qui va mourir. En arrière-plan s'étire la procession des femmes, des enfants et des vieillards, tous jugés « inaptes », vers les chambres à gaz. La longue file est alimentée par les condamnés que la sélection rejette en continu. Les autres, déclarés bons pour le travail forcé jusqu'au moment où ils seront à leur tour exécutés, sont dirigés vers les zones de déshabillage pour être tondus et affublés du Zebra, le « pyjama rayé ».

Cachez cette violence

Toute démonstration de violence est prohibée sur le papier. Sur une photo panoramique prise depuis le toit d'un wagon, on aperçoit toutefois un officier donner un coup de canne à une femme. Le photographe a oublié les consignes en vigueur au moment de cadrer. D'autres clichés montrent des rabbins à la barbe rasée par les nazis, dans un souci d'humiliation. On ne sait pas si le linge blanc qui entoure le visage de ces religieux leur a été imposé pour cacher les coupures du rasoir ou s'ils ont eux-mêmes cherché à se protéger des regards extérieurs. Plus loin, une femme en proie à une crise d'angoisse semble maîtrisée par des membres de sa communauté. La propagande nazie en a fait une rixe entre Juifs.

« Les Juifs ne se sont pas laissés mener à l'abattoir comme des moutons », insiste Sophie Nagiscarde. L'exposition met en avant des mimiques et des attitudes qui traduisent la défiance et la résistance qu'opposent les déportés aux

bourreaux. Ici, une femme tire la langue au photographe. Là, une autre déportée se plaque un mouchoir sur le nez pour se protéger des odeurs pestilentielles qui émanent des crématoriums.

« La scène a probablement échappé au photographe car son objectif était avant tout de créer des allégories visuelles puissantes », poursuit Sophie Nagiscarde. « Les photos étaient destinées à des officiers SS qui comprenaient immédiatement la signification de ces compositions : elles montraient simultanément les installations d'extermination et les personnes qui allaient y périr, créant ainsi un document à la fois administratif et idéologique. »

En toile de fond, la tuerie annoncée s'offre un décor industriel. La déportation de centaines de milliers de Juifs hongrois rapidement mise en œuvre par Adolf Eichmann nécessite d'importants travaux d'agrandissement du camp. L'allongement de la Bahnrampe (la rampe ferroviaire de Birkenau ou Auschwitz II) doit permettre d'amener les trains au plus près des chambres à gaz. Mais pour l'heure, la machine nazie ne parvient pas à assassiner à la vitesse escomptée. Les fours crématoires saturent. Il faut brûler les corps dans des fosses. L'air empuanti par la mort est entêtant.

Il faut pourtant achever la porte emblématique du camp de Birkenau et creuser de nombreux fossés de drainage car le site est marécageux. Une cohorte d'esclaves s'échinent à agrandir l'énorme broyeur qui finira sans doute par la happer. Tout au loin, on imagine la maison où Rudolf Höss, le commandant du camp d'Auschwitz-Birkenau, menait tranquillement sa vie de famille, entre ses réunions de « travail » et sa maîtresse.

Certains sont sortis de cet enfer. Comme Esther Goldstein, qui a joué un rôle crucial dans l'identification des personnes et la contextualisation des images de l'*Album d'Auschwitz*. Déportée de Hongrie, elle apparaît elle-même sur une photo de la Bahnrampe avec ses deux sœurs. Quinze ans plus tard, en 1961, elle témoignera au procès d'Adolf Eichmann, à Jérusalem. Elle commentera les photographies de Walter et Hoffmann. Son témoignage sera déterminant.

Comment les nazis ont photographié leurs crimes. Auschwitz 1944, au Mémorial de la Shoah, à Paris. Jusqu'au 28 novembre prochain.



Toute démonstration de violence est prohibée sur le papier. © D.R.